

Le Mariage de Jean le Diot (1)

P. Sébillot, Contes populaires de la Haute-Bretagne, I, 140-145

Jean le Diot était un pauvre innocent qui demeurait avec sa mère dans une petite maison couverte en chaume et construite avec de la terre de lande battue et entremêlée de bruyères sèches qui donnaient à ce mortier grossier un peu de consistance. Les gens du pays donnaient par plaisanterie à cette cabane isolée le nom de château de Mille-Mottes.

La veuve n'était point riche : elle cultivait quelques légumes dans un petit courtil qui tenait à sa chaumière, et où se voyaient cinq ou six pommiers, et semait de l'avoine et du blé noir dans deux ou trois champs que son défunt mari avait défrichés : ses voisins, qui avaient compassion de sa misère et qui savaient que son fils était trop faible d'esprit pour lui être d'un grand secours dans ses labourages, venaient, quand leurs travaux étaient terminés, labourer les champs de la veuve et lui aider à les ensemer.

Jean était chargé de faire paître dans la lande les trois moutons qui avec un âne composaient tout le bétail de sa mère, et tous les jours de la semaine, il devait aller avec son âne dans la forêt et y fabriquer des fagots dont il chargeait le dos du baudet. Comme sa mère savait qu'il était paresseux et qu'il s'amu-

(1) On trouvera plus loin d'autres aventures de Jean le Dior, ou Jean l'Innocent.

sait à des petits jeux au lieu de travailler, elle l'envoyait se coucher sans lui donner à souper quand il manquait de rapporter des fagots à la maison. Jean, qui

avait bon appétit, se mettait à l'ouvrage, et il lui arrivait rarement de rentrer sans avoir rempli sa tâche.

Un jour de printemps, il avait fait si beau que le jeune gars s'était oublié, et il avait passé tout son temps à regarder les nuages qui passaient comme des flocons de laine blanche sur le bleu du ciel, à contempler les corolles roses des bruyères, les ajoncs rabougris dont la verdure sombre se couvrait de fleurs d'un beau jaune, à courir après les papillons et les saute-relles; puis, lassé de ces jeux et de ces courses, il s'était couché sur le gazon et avait dormi comme un bienheureux.

Quand il se réveilla, le soleil était bas sur l'horizon, et il était trop tard pour aller à la forêt : il rassembla ses moutons, monta sur son âne, et se mit en route pour retourner chez sa mère, très inquiet de la réception que lui ferait la bonne femme.

Au moment où il arrivait près d'un ruisseau qu'il lui fallait traverser et qui était assez profond, il vit deux pèlerins qui étaient arrêtés sur le bord. C'était le bon Dieu qui se promenait avec saint Jean.

- Veux-tu nous prêter ton âne pour passer le gué? lui demanda un des pèlerins.

- Volontiers, dit Jean.

Quand ils eurent tous franchi le ruisseau, le bon Dieu dit à saint Jean:

- Que donnerons-nous à ce garçon pour le récompenser de sa complaisance?

- Un morceau de pain, répondit son compagnon.

- Ce ne serait pas le payer assez généreusement : approche ici, mon garçon, voici une petite baguette blanche au moyen de laquelle tu pourras avoir tout ce que tu désireras, mais prends bien garde d'en faire mauvais usage.

Jean ôta respectueusement son bonnet, et salua les voyageurs en les remerciant de leur présent. Le bon Dieu et saint Jean continuèrent leur route et disparurent.

Lorsque le jeune garçon fut seul, il se mit à regarder sa baguette, et à se demander ce qu'il pourrait bien désirer pour le moment. Son estomac commençait à le tirailler, car il n'avait pas mangé depuis le matin.

- Ma foi, dit-il, j'ai faim, et j'ordonne à ma baguette blanche de me servir un bon plat de bouillie d'avoine avec un gros morceau de beurre au milieu, et une écuellée du meilleur cidre qui soit dans la paroisse.

A l'instant son souhait fut accompli, et il mangea à belles dents; quand il eut satisfait son appétit, il se rappela qu'il avait oublié d'accomplir sa tâche, et il souhaita que son âne fût chargé de beaux et bons fagots, ce qui fut exécuté à l'instant même ; puis, comme il se faisait tard, il se remit en marche avec ses bêtes pour retourner à la maison.

Quand la mère de Jean le Diot vit les beaux fagots que l'âne apportait, elle fut toute réjouie et dit à son fils :

- Tu as bien travaillé aujourd'hui, viens souper, j'ai là pour toi une bonne écuellée de soupe.

- Je vous remercie, bonne femme, je n'ai pas faim ce soir.

- Tu es donc malade?

- Non, mais j'ai une petite baguette blanche qui m'a été donnée par deux voyageurs auxquels j'ai prêté l'âne pour traverser le gué, et qui me fournit tout ce que je peux désirer.

Jean continua à vivre comme à l'ordinaire, mais sans se fatiguer et sans travailler, car lorsqu'il avait besoin de quelque chose, il était obéi à la minute par sa baguette blanche .

Jean détestait la fille du roi, bien qu'il la trouvât jolie; car .lorsqu'il lui arrivait en allant faire ses fagots de passer devant le château où, elle habitait, elle se moquait de lui et l'appelait Jean le Diot, sobriquet qui lui était plus désagréable à entendre de la bouche de la princesse que de celle des gens du pays.

Il résolut de la punir, et profitant du pouvoir que lui.donnait sa baguette, il souhaita que la fille du roi, qui n'était point mariée, eût un garçon.

Quand la princesse vit qu'elle allait devenir mère, elle fut bien surprise et bien affligée, et le roi se désolait aussi, car ·il pensait que désormais aucun prince ne voudrait épouser sa fille.

Cependant le petit garçon de la princesse était si gentil avec ses manières douces, ses blonds cheveux frisés, que tout le monde l'aimait au château, et son grand-père s'amusa à le faire sauter sur ses genoux, tout en se désolant que ce fût un enfant sans père.

Lorsque le petit garçon eut atteint l'âge de quatre ans, le roi ordonna à tous les hommes du pays, depuis seize ans jusqu'à soixante, de s'assembler sur une grande place qui était devant son palais, et les ayant fait ranger en cercle, il donna une pomme à son petit-fils en lui ordonnant de la mettre dans la main de son père.

Le petit garçon prit la pomme et fit le tour de l'assemblée en regardant de tous côtés; mais il ne mit la pomme dans la main d'aucun de ceux qui étaient présents.

Alors le roi s'aperçut que Jean le Diot n'avait pas été convoqué parce qu'on le regardait comme un innocent; il se hâta de l'envoyer chercher, et dès que l'enfant l'aperçut, il courut à lui et lui donna la pomme.

Tout le monde fut bien étonné; la princesse s'affligea de voir que le père de son enfant était un homme dont chacun se moquait à cause de la faiblesse de son esprit, et elle se disait que ses sœurs et ses amies ne manqueraient pas de l'appeler madame Jean le Diot. Mais le roi, bien que contrarié d'avoir un pareil gendre, conjura sa fille d'épouser Jean le Diot pour que le petit garçon eût un père.

Elle obéit malgré sa répugnance, et après les noces, le roi les embarqua tous deux sur un navire qui devait les mener si loin, si loin qu'on ne les reverrait jamais.

Il eut soin cependant de leur donner de l'or et tout ce qu'il fallait pour les mettre à l'abri du besoin.

La princesse, quand elle fut sur le navire, ne faisait que pleurer et sangloter. Jean le Diot eut pitié de son chagrin et lui dit:

- Cesse de te désoler et de t'inquiéter de l'avenir : car je possède une petite baguette blanche qui obéit à tous mes souhaits : je vais lui ordonner de te faire grande dame et de te construire une maison aussi belle que celle de ton père; nous n'y serons pas malheureux, car je ne suis pas méchant garçon et je t'aime de tout mon cœur.

- Ah! dit sa femme, si tu as vraiment une baguette qui exécute tous tes désirs, commande-lui de faire de toi un seigneur de bonne mine et de te donner tant d'esprit qu'au lieu de t'appeler Jean le Diot, on te nomme désormais Jean le Fin.

Aussitôt Jean souhaita de devenir ce que la princesse désirait qu'il fût : il eut de beaux habits, une mine de grand seigneur, et il causait avec tant d'esprit que c'était un plaisir de l'entendre.

La princesse fut bien joyeuse de voir son mari ainsi changé à son avantage, et elle revint avec lui dans la ville où étaient son père et son enfant.

Quand le roi vit Jean, il fut charmé de sa tournure et de son esprit, et il se réjouit d'avoir un pareil gendre. Il le fit rester dans son château, et ils vécurent tous ensemble très heureux.

Conté en 1878 par Jeanne Bazul, de Trélivan.